1
LA FIN DU MONDE

La vogue des dinosaures était telle depuis quelque temps que le plus petit os de ptérodactyle faisait se déplacer des centaines d'imbéciles.

– Dont vous faites partie, observa Catherine Roque.

– Je n'ai pas attendu *Jurassik Park* pour m'intéresser à la paléontologie, répliquai-je en choisissant un siège au plus près de l'estrade.

– Vous êtes obligé de vous coller sous le nez du conférencier ? Vous êtes myope à ce point ?

– Le pire à mon âge, c'est qu'on devient également sourd, répliquai-je en prenant une voix chevrotante.

Je n'espérais pas de grandes révélations en venant assister à la conférence d'un confrère américain, le paléontologue Harvey Liver, mais j'étais intrigué par

l'homme sur lequel couraient d'étranges rumeurs depuis le début de cette année 1993.

– Bonsoir, professeur, fit une voix derrière moi.

Je tournai la tête et aperçus un petit bonhomme qui me saluait de toute sa personne, à la manière japonaise. Je fronçai les sourcils, incapable de mettre un nom sur ce visage à demi effacé par l'usure des années.

– Vous ne voyez pas qui je suis, fit-il tout en se tortillant de modestie. Je travaille à la bibliothèque de la Sorbonne. Je porte les livres sur les tables. Les Étrusques, les pharaons, c'est moi qui les porte.

Il se voûta rien que d'y penser.

– Très lourd, les pharaons, marmonna-t-il. Sans vous le reprocher, bien sûr.

Je souris, cherchant vaguement quelques mots de remerciement.

– En effet, je me souviens de vous, monsieur euh… Vous avez une blouse grise.

– Très salissant, m'expliqua le petit homme, surtout les Étrusques parce qu'ils ne sortent pas. Je ne les porte que pour vous.

– C'est… c'est très aimable de votre part, balbutiai-je. Mais c'est dommage pour l'étruscologie.

– C'est ce que je dis toujours, m'assura le bon-

homme. Il faudrait que les Étrusques sortent plus. Les Romains sortent, les dinosaures sortent. Je porte trop les dinosaures. Mais les Étrusques…

Il poussa un soupir de compassion. On ne m'avait jamais fait sentir aussi désagréablement que j'enseignais une science passée de mode. Je me promis de secouer ma vingtaine d'étudiants pour qu'ils aillent faire prendre l'air aux Étrusques.

Le professeur Harvey Liver se présenta alors sur scène, ce qui provoqua quelques rires dans le fond de la salle. Le paléontologue arborait une crinière rousse ; du poil roux s'échappait de son col ouvert et frisottait en touffes sur ses grosses phalanges. Il était rose et dodu comme un petit cochon.

– J'en ferais pas mon ordinaire, de votre Américain, me glissa Catherine.

Les lumières s'éteignirent dans la salle et je posai la main sur celle de ma voisine. C'est moi qui suis l'ordinaire de Catherine.

Harvey Liver tapota le micro de sa grosse patte ornée de bagues. Une gourmette en or massif miroita un instant à la lueur d'un projecteur puis disparut sous la manche de l'orateur, qui commença en ces termes :

– Pourquoi parle-t-on encore du mystère des dinosaures ? Il n'y a plus de mystère. Nous savons comment les dinosaures ont disparu et nous le savons grâce à moi.

Aucun scientifique, même ayant ma prétention, n'oserait s'exprimer ainsi en public. Pourtant, il n'y eut pas un mouvement de protestation dans l'assemblée. Cette voix chaude et brutale, presque sans accent, s'était emparée de nous, comme cette grosse main avait empoigné le micro. Au reste, la thèse du professeur Liver n'avait rien de révolutionnaire. D'autres chercheurs avaient déjà soutenu que la chute sur Terre d'une ou plusieurs météorites avait provoqué à la fin du crétacé une onde de choc terrifiante.

– Fermez les yeux, ordonna l'étrange conférencier, et imaginez-vous il y a soixante-cinq millions d'années, au matin du grand cataclysme. L'air est lourd et l'espace silencieux. Quelques bêtes monstrueuses paissent près des marécages. Et soudain, un flash immense traverse le ciel.

La gourmette brilla à nouveau dans la lumière. L'assistance retint son souffle.

– L'impact s'est produit là-bas, très loin, et vous vous croyez saufs. Mais un long frisson parcourt la terre. Les eaux effrayées se rebroussent. La forêt a pris

feu comme on craque une allumette. Les monstres ont dressé leur petite tête au bout de leur long cou. Le sol vient de trembler sous leurs pattes, hautes comme des colonnes, puis il se fend sous un soc invisible et puissant.

L'énorme main poilue trancha l'air et une spectatrice laissa échapper un cri. Le professeur Liver poursuivit sa description de la catastrophe-comme-si-vous-y-étiez, à la manière d'un journaliste de CNN :

– Un bolide de cent quatre-vingts kilomètres de diamètre s'est abattu sur nous ! s'écria-t-il, se prenant de plus en plus pour un diplodocus. L'équivalent de dix millions de bombes H !

Un « ah ! » parcourut la salle, le profane aimant toujours ce genre de précisions chiffrées.

– Regardez ! ordonna le conférencier, montrant le plafond du doigt (et l'assistance, magnétisée, leva la tête). Regardez cette boule de gaz incandescent qui monte de la Terre vers le ciel et qui brille autant que le Soleil ! C'est la mort qui monte vers la haute atmosphère, car, bientôt, nous allons plonger dans les ténèbres.

En termes moins mélodramatiques, disons que, selon certains scientifiques, l'atmosphère s'est obscurcie du fait de l'envoi de poussières vers la strato-